

Marie-Claire Blais : l'exigence d'écrire

Dominique Bourque

Université d'Ottawa

Dominique Bourque : Je te remercie très chaleureusement, Marie-Claire, d'avoir donné la Conférence S. Greenberg le printemps dernier, à l'invitation de l'Institut d'études des femmes. Lors de cette celle-ci, intitulée « Combat de la femme écrivain », tu nous as parlé des épreuves qu'ont vécues plusieurs auteures dans des contextes rébarbatifs aux femmes créatrices en général. Est-ce que tu accepterais de revenir sur l'une de ces épreuves, qu'évoque d'ailleurs le singulier dans le titre de ta conférence, soit celle de leur solitude, par exemple en tant que pionnières dans le domaine littéraire ou marginales dans leur société ?

Marie-Claire Blais : Je continue de croire que c'est toujours difficile d'être une femme écrivain, surtout lorsque l'écrivain est d'une grande intransigeance, dans son travail. Virginia Woolf nous parle de cette lutte dans son journal intime.

D. B. : Lors de ta présentation, tu nous as également parlé du courage des femmes auteurs. Or, ce n'est que récemment dans l'histoire de la culture que l'on se penche sur le courage dont les femmes doivent souvent faire preuve dans leur vie, un courage discret qui tranche avec celui plus éclatant (épique) qui a été traditionnellement attribué aux hommes dans les arts. Comment accueilles-tu ce changement ?

M.-C. B. : De façon très positive. Ce courage discret est honorable, mais on sait maintenant, avec l'évolution moderne, que les femmes peuvent exprimer leur courage avec éclat aussi, et même avec colère, dans leurs dénonciations de l'injustice faite aux femmes à travers le monde.

D. B. : Tu as déjà abordé, à partir d'un point de vue intérieur, le thème de la difficile situation des artistes marginalisés dans tes œuvres de fiction. La rédaction de ta conférence a-t-elle apporté un éclairage inattendu sur leur situation ? Celle-ci te semble-t-elle toujours préoccupante ?

M.-C. B. : Oui, toujours préoccupante. Les êtres que la société met à l'écart, tels ces jeunes gens sans avenir dans ce volume récent de *Soifs*, le sixième, *Le jeune homme sans avenir*, font partie de la société même s'ils sont rejetés et incompris; les ignorer, ignorer leurs souffrances et les cruautés qu'ils subissent, c'est comme effacer leurs existences, les anéantir, quand eux aussi ont leurs droits.

D. B. : Je remarque que tu n'as pas employé le mot « écrivaine » ou « auteure » dans le titre de ta conférence. Quelle est ta position sur la féminisation de la langue ?

M.-C. B. : Il me semble qu'on peut employer les deux; c'est plus juste de dire « auteure » toutefois.

D. B. : Dans les années soixante-dix, le mouvement de libération des femmes a brisé la méfiance structurelle qui existait jusqu'alors entre les femmes et elles sont devenues plus audacieuses. Est-ce que cet élan de solidarité et de revendications a eu un impact sur ton parcours d'écrivain ?

M.-C. B. : Bien des écrivains avant les années 1970 avaient exprimé cette révolte; pensons à la grande romancière Claire Martin, à plusieurs autres, Michèle Mailhot, Françoise Loranger et son extraordinaire roman *Mathieu*, bien sûr, Anne Hébert, Gabrielle Roy. Les années 1970 ont confirmé ces prophéties courageuses de ces écrivains, qui avaient exprimé avant l'événement de la révolution féministe, si important, ces élans de revendication solidaire.

D. B. : Qu'est-ce qui t'a le plus soutenue dans ta démarche d'écrivain : les prix, la reconnaissance progressive d'autres femmes créatrices dans le monde, l'appui de telles créatrices, de personnalités imposantes que tu as pu rencontrer, ou de ton lectorat ?

M.-C. B. : La finesse des lecteurs peut nous aider beaucoup dans la continuation de notre travail.

D. B. : Dans tes œuvres, on a l'impression que tu touches à l'universalité de la condition humaine, alors que tes personnages sont souvent marginalisés. Est-ce l'une de tes préoccupations ?

M.-C. B. : Oui, c'est majeur; nous portons en nous l'univers et ses souffrances.

D. B. : Aujourd'hui, on peut difficilement parler d'universalité sans être taxé d'idéaliste, voire d'utopiste. Est-ce que tu es sensible à cette critique associée à la perspective postmoderne ?

M.-C. B. : Oui, toujours très sensible à la critique, comme le sont tous les écrivains, je crois. Mais en même temps, j'ai aussi confiance en la critique; je reçois ces jours-ci des critiques très sensibles et je dirais fraternelles, solidaires, pour *Passages Américains*; souvent elles ont été écrites par de très jeunes lecteurs qui sont inquiets comme je le suis par la survie de la planète, les problèmes du racisme, etc. C'est avec joie et reconnaissance à ces esprits que je lis ces critiques.

D. B. : As-tu le temps de lire de la fiction en ce moment ? Et si oui, peux-tu nous dire quelles œuvres ou auteur-e-s t'inspirent ?

M.-C. B. : Je lis beaucoup, étant membre de plusieurs jurys. Mais aussi en dehors de ce travail. Je lis constamment. En ce moment, je relis Robert Lalonde, qui est un merveilleux écrivain du Québec, encore trop méconnu; c'est un vrai romancier, qui étudie ses personnages en profondeur. Il est aussi d'une grande humanité.

D. B. : À ton avis, qu'est-ce qui fait que les jeunes auteures (Nelly Arcand, Marie-Sissi Labrèche, Virginie Despentes, Wendy Delorme, etc.) et créatrices (Lady Gaga, Beyoncé, Pink) s'intéressent tant au thème de la sexualité depuis plus d'une vingtaine d'années maintenant ?

M.-C. B. : Ce sont toutes des artistes remarquables, écrivains ou artistes qui s'expriment ainsi à travers leur art, quand l'art devient un acte libérateur, sans aucune frontière. Comme on l'a vu plus tôt aussi, avec les artistes du surréalisme, par exemple, à travers des artistes comme André Breton, et plusieurs autres et, plus près de nous, avec un écrivain transcendant la sexualité, dans sa vision poétique, comme le fit Jean Genet dans ce livre très beau, *Notre-Dame-Des-Fleurs*.

D. B. : Est-ce que tu peux envisager la vie sans écrire ? Que t'apporte le fait d'écrire ?

M.-C. B. : Non, je ne peux envisager la vie sans écrire.

D. B. : En terminant, aurais-tu un petit conseil à donner aux jeunes auteur-e-s ?

M.-C. B. : Non, je n'oserais pas. Simplement qu'il ne faut jamais se décourager, C'est un métier exigeant, mais les jeunes écrivains comprennent cette réalité dès l'écriture de leur premier livre; c'est là où chacun s'engage tout de suite dans l'intensité du travail de l'écriture.

D. B. : Mille mercis.